

Journal des traducteurs Translators' Journal

Duron, Jacques, Langue française, langue humaine. Larousse, Paris, 1963. [Broché, 187 pages]

J. Darbelnet

Volume 9, Number 3, 3e Trimestre 1964

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1061116ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1061116ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (print)

2562-2994 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Darbelnet, J. (1964). Review of [Duron, Jacques, Langue française, langue humaine. Larousse, Paris, 1963. [Broché, 187 pages]]. *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 9(3), 103–104. <https://doi.org/10.7202/1061116ar>

¶ Duron, Jacques, *Langue française, langue humaine*. Larousse, Paris, 1963. [Broché, 187 pages].

En 1784 Rivarol publiait son discours sur l'*Université de la langue française*, dont la phrase la plus souvent citée est sans doute : "Ce qui n'est pas clair n'est pas français". C'est le livre d'une époque, celle où le français était la langue de l'Europe cultivée, et, l'on sait que depuis la situation s'est modifiée. Mais le *Discours* date aussi par l'esprit dans lequel il a été composé. Nous hésiterions aujourd'hui à affirmer que notre langue a le monopole de certaines qualités; nous doutons qu'on puisse établir une corrélation entre le caractère d'un peuple et le génie de sa langue, et d'ailleurs ce dernier terme est discrédité auprès des linguistes.

Cependant un universitaire français, M. Jacques Duron, reprend la thèse de Rivarol dans un petit livre très agréable à lire, qu'il a intitulé *Langue française, langue humaine*¹. Le titre même porte la trace de cette filiation. C'est en effet son universalité qui confère au français son caractère de langue humaine, le mot *universel* pouvant avoir deux sens dans ce contexte. Le français fut au XVIII^e siècle, dans le cadre de l'Europe, qui alors seule comptait, une langue universelle. Cette primauté s'est atténuée, mais le français, dit M. Duron, garde une vocation d'universalité parce qu'il est la langue d'une littérature qui s'est intéressée à l'homme universel tout en attachant du prix à la diversité humaine. La sociabilité du peuple qui le parle l'a rendu particulièrement apte à la conversation et au genre épistolaire. Selon l'expression de M. Duron, "il est fait pour le commerce de l'esprit" (p. 6). Or celui qui veut communiquer avec ses semblables s'efforce d'être clair. Ainsi la clarté de notre langue découlerait de notre sociabilité. A ce double titre, le français est une langue humaine, et d'ailleurs Rivarol a dit lui-même : "Sûre, sociale, raisonnable, ce n'est plus la langue française, c'est la langue humaine."

Dans notre prose classique, cette clarté va jusqu'à la transparence, le discours s'effaçant devant les rapports qu'il expose (p. 136) et l'écrivain ne cherchant qu'à disparaître (p. 27). Tout se passe, dit M. Duron, "comme si plus rien de la matière verbale n'était là pour colorer ou réfracter moindrement la lumière qui révèle l'objet à l'esprit" (p. 135).

C'est pour cela, ajoute-t-il, que, lorsqu'on traduit un texte anglais, il faut préciser les termes et les liens de la pensée, bref se charger soi-même "du travail proprement intellectuel que la commodité pratique de l'anglais avait épargné à l'auteur" (p. 35). En somme, le français est la langue "la plus apte à éclaircir les problèmes et à faciliter les échanges" (p. 18).

Pareille vertu n'apparaîtra sans doute pas avec la même évidence aux lecteurs de ce petit livre, en particulier aux lecteurs étrangers. Certains ne liront pas sans agacement ce panégyrique de la langue française. S'ils connaissent le mécanisme de la traduction, il leur sera facile de rétorquer que toute bonne traduction oblige à repenser l'original.

(1) Librairie Larousse, Paris, 1963.

Fort heureusement, l'auteur ne s'en tient pas à des généralités toujours élégamment exprimées, mais parfois difficiles à prouver. Il se livre aussi à des analyses serrées. Par exemple il fait finement observer que si le français a moins de mots que l'anglais et l'espagnol, son vocabulaire moins encombré lui permet de discerner et de manier aisément les idées générales. La langue respecte ainsi le principe d'économie, dont elle s'écarte dans le cas de certaines constructions où elle n'arrive pas à la concision de l'anglais. C'est qu'elle s'impose de préciser davantage les termes et les rapports qui les unissent. Et pour le montrer, M. Duron n'hésite pas à donner une phrase anglaise avec sa traduction. Il a lu Charles Bally et connaît ainsi certaines différences essentielles entre le français et l'allemand. S'il ne connaît pas la *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, de Vinay et Darbelnet, il partage, sans le savoir, certains points de vue de cet ouvrage. Cette rencontre est d'autant plus significative qu'elle est fortuite. Elle montre que certaines idées sont dans l'air. Lui aussi, il parle du "film de l'action" que l'anglais déroule souvent dans les phrases les plus banales, ce qui fait que "quand on nous raconte une histoire", nous avons "l'impression qu'elle est filmée telle qu'elle devant nous". Le développement se termine par une formule frappante : "L'anglais filme le monde, le français le pense" (p. 112). Oui, disent les spécialistes de stylistique comparée, parce que le français est sur le plan de l'entendement, tandis que l'anglais est sur le plan du réel. L'auteur n'emploie pas ces termes, mais il se trouve en donner la substance quand il oppose, comme ci-dessus, le film à la pensée, ou encore quand il dit que le français, au lieu de subir les faits, les domine. Ces aperçus d'ordre linguistique sont complétés par une courte étude statistique du phonétisme et de son incidence sur la qualité de la prose.

Par ailleurs, son livre est résolument normatif. Il regrette que, séduits par le prestige des sciences positives, certains grammairiens préfèrent décrire sans juger. Comme Aurélien Sauvageot, il est convaincu que l'homme peut agir sur la langue. Car si l'histoire est irréversible, elle ne l'est que quand elle a été faite, et c'est l'homme qui la fait.

Humaniste de formation, M. Duron juge souvent en moraliste, au sens que prend ce mot lorsqu'on l'applique à une tendance caractéristique de la littérature française, qu'il s'agisse de La Rochefoucauld ou de Valéry, ou même de Saint-Exupéry. C'est ce dernier qui a évoqué le combat éternel du jardinier luttant sur sa pelouse contre la forêt primitive. De la même façon, pour M. Duron, le problème par excellence est de "sauver l'homme en sauvant les formes et les valeurs qui l'aident à se construire contre le chaos toujours menaçant" (p. 15).

Le livre est écrit avec la clarté et l'élégance qui, pour son auteur, constituent la précellence du français. On peut regretter qu'il glisse parfois dans le chauvinisme linguistique, sans reconnaître que toute langue bien maniée tend à être claire et que la sociabilité se rencontre aussi ailleurs qu'en France. Mais les rapprochements qu'il fait avec l'allemand et l'anglais présentent un très réel intérêt. De plus, ce second discours sur l'universalité de la langue française plaira à tous ceux qui estiment que certaines valeurs doivent être défendues et qu'il est dangereux de simplifier le français pour en faciliter la diffusion. On peut espérer aussi qu'il fera réfléchir bon nombre de lecteurs qui ne voient pas les choses de la même façon.

J. BARBELNET, Québec

